

Littérature québécoise

Number 49, September–October–November 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21628ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1992). Review of [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (49), 14–19.

PAYSAGES

Collectif

L'Hexagone, 1992,
130 p.; 16,95 \$

Pourquoi les paysages fascinent-ils encore l'esprit? Pourquoi les îles, les montagnes, les déserts, la mer, les plantes vivent-ils encore dans les livres? Le travail de l'écrivain consiste-t-il toujours à les dépeindre, à les intérioriser, et à les reconstruire en leur donnant un sens? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles tente de répondre le recueil des communications de la dix-neuvième Rencontre québécoise internationale des écrivains, tenue à Québec en mai 1991.

Riche en perspectives s'il en est, ce thème est l'occasion pour les treize participants de mettre en évidence les différents paysages qui s'imposent à l'écrivain. Les paysages habités, les paysages visités, ceux qu'il faut quitter, et surtout les paysages ignorés ou menacés: «Car les héritiers de la faute originelle, de nos jours, ne se contentent plus de croquer le fruit, rappelle Louis Hamelin, c'est l'arbre entier qu'ils se font fort de sacrer à terre, du ciel aux racines». «Bien souvent, signale Charles Juliet, nous regardons le paysage sans le voir.» Il faut l'intervention autoritaire du peintre, de l'écrivain pour déchirer le voile gris que notre aliénation jette sur le monde.

Les paysages intérieurs semblent avoir retenu particulièrement l'attention des conférenciers. «Le paysage comprend non seulement les espaces ouverts, de dire Janice Kulyk Kiefer, mais aussi les espaces secrets, intérieurs: les contours du désir et de la mémoire.» L'intérêt de tout paysage, en effet, réside autant dans le monde qu'il révèle que dans l'écho qu'il suscite en soi. L'extérieur n'est souvent qu'une porte dérobée révélant des perspectives inédites de notre paysage intérieur. Selon Anne Garréta, «le paysage reflète l'âme du sujet qui le

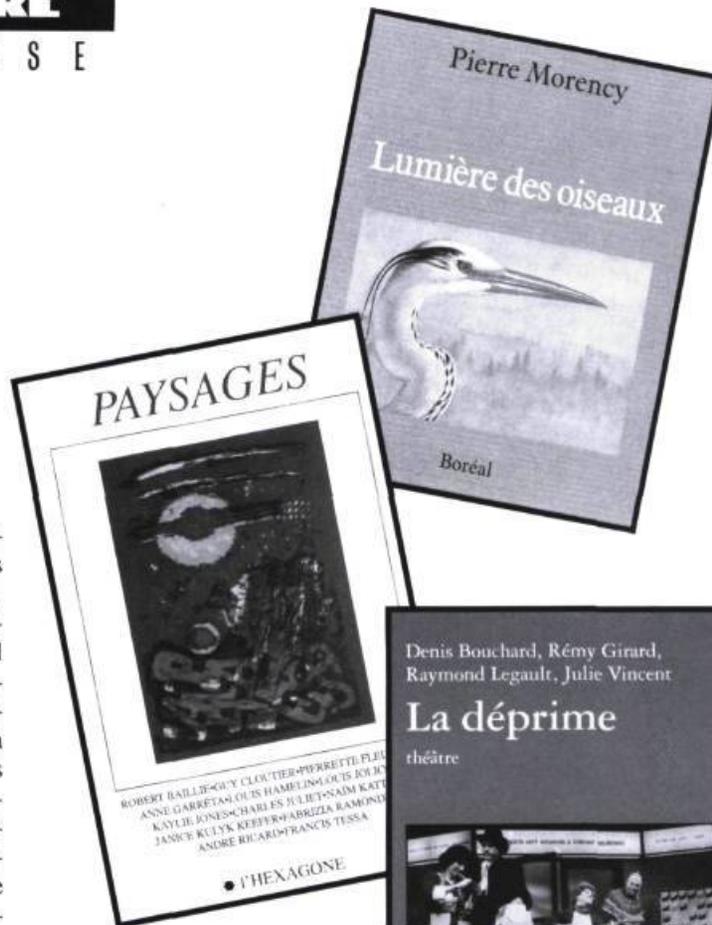
regarde». «L'échange est continu entre notre intériorité et le monde sensible, rechérit Charles Juliet. De telle sorte que le paysage que nous avons sous les yeux et notre paysage intérieur ne cessent d'interagir l'un avec l'autre.» Autant dire qu'aux yeux des littéraires, les paysages ne sont pas tant regardés pour ce qu'ils sont, que pour les émotions qu'ils suscitent. «Un panorama reste un décor indifférent tant qu'on n'y a pas aimé», note André Ricard. Tout paysage, en somme, est un défi que la littérature et l'art n'ont jamais fini de relever. Treize écrivains en témoignent et se prononcent, dans des textes d'une grande beauté, sur cette mystérieuse fascination qu'exercent les paysages.

Pierre Rajotte

LA DÉPRIME

Denis Bouchard, Rémy Girard,
Raymond Legault,
Julie Vincent
VLB, 1991, 206 p.; 14,95 \$

Avec la création de *La déprime*, on assiste au retour d'une mode théâtrale en vogue au début des années 80: les frégolis (appelés ainsi en «mémoire de Frégoli (1867-1936), acteur italien, génie de la transformation, qui jouait jusqu'à cent personnages par spectacle»).

Denis Bouchard, Rémy Girard,
Raymond Legault, Julie Vincent

La déprime

théâtre



vib éditeur

Lire une pièce de théâtre laisse toujours un peu sur sa faim... Ici un peu plus de quarante personnages défilent sur la scène, recréant l'intérieur d'un terminus d'autobus à Montréal. Plusieurs petits drames humains s'y passent dont quelques-uns retiennent l'attention: le congédiement d'un chauffeur, le mariage par téléphone d'un pauvre bougre qui a manqué son départ, la réaction éberluée d'un clochard qui vient regarder Goldorak à la télé à sous, les tentatives d'entrevues d'une étudiante timide, la surveillance exercée sur les enfants par les commerçants, la sollicitation d'une femme qui vend des lettres d'amour, la thérapie en action du couple Minou et Pitou, les distractions d'un vieux monsieur qui attend son neveu, marchand d'objets érotiques. Les personnages sont fortement typés, mais les auteurs évitent les clichés et inscrivent le lieu commun dans une forme de quotidienneté tragique qui unit l'essentiel et le dérisoire et provoque le rire.

La déprime, telle une catharsis, rappelle qu'une fois le fond du tonneau atteint, on peut remonter à la surface, comme le chauffeur congédié qui s'envole, à la fin, avec un véhicule imaginaire. Un mot de Minou s'applique à la publication de cette pièce: «On les écrit pour pas les oublier».

François Larocque

LUMIÈRE DES OISEAUX

Pierre Morency

Boréal, 1992, 331 p.; 29,95 \$

En exergue à *Lumière des oiseaux*, cette phrase d'André Ricard: «L'ermite du lettré, perdu dans la végétation, est une petite affirmation de la conscience». Affirmation de l'être tout entier qui, secrètement, généreusement, se déploie dans l'immense désir de saisir les secrets de l'univers. À l'instar de la poésie de Saint-John Perse, le verbe de Pierre Morency «porte secrète en lui la plus haute fièvre du sang».

Voilà qui traduit à peine la beauté de ce livre, puisque le poète témoigne, au-delà de tout, de ce qui n'est jamais acquis, de ce qui ne sera jamais compris parfaitement, de ce qui n'est jamais possédé tout à fait, puisque demeure aussi cet insaisissable qui rend notre quête si énorme et que persiste l'inconsolable au fond de nous.

C'est en cela, me semble-t-il, que se dessine le propos, puis le sens caché de *Lumière des oiseaux*, ce très long poème qui s'élève comme un hymne à la vie et qui raconte dans ses mots justes et sensibles, choisis avec un art scrupuleux, les diverses inscriptions de l'homme dans son univers. Il suffit pour s'en persuader de relire les vingt-trois titres apparaissant à la table des matières: «Portrait de l'auteur en héron», «L'homme qui regarde la mer», «Des moqueurs parfois vient une ivresse», «Face à l'univers», «Carnet d'un écouteur», «Ce qu'il faudra quitter», etc. Autant de poèmes, de réflexions, de sensations, d'impressions, autant d'envols sublimes qui mènent à un seul et même désir, l'atteinte d'une plénitude dans le dépassement, dans l'accomplissement de l'être. Il y a alors, chez celui qui éprouve un tel désir, l'illusion d'un savoir qui deviendra parfois une espèce de consolation: «Nous sommes en réalité si dépourvus quand vient le

temps de dire ce que nous éprouvons face à l'univers. Nous ne savons pas très bien qui nous sommes dans cette organisation dont le secret nous échappe [...]; nous devenons l'intérieur de l'espace où résonne le chant de l'oiseau. Pour un moment, trop bref hélas, nous sommes comblés».

Un récit d'une rare beauté, des images vivantes et qui regorgent de sensualité, de subtilité aussi et toujours cette acuité, cette finesse de l'écriture à reconstruire un monde, ce monde en nous.

Je ne saurais passer sous silence le dernier chapitre intitulé «Ce qu'il faudra quitter» qui offre, à mon sens, les plus belles pages: «Il y eut à ce moment-là dans ses yeux un élargissement, un envol, que je n'oublierai jamais...» Et le regard qui se pose ici donne une belle ampleur au paysage dans cette longue énumération des petites joies qui font notre vie et modulent notre existence. Ce regard, qui se pose enfin, est un pur ravissement.

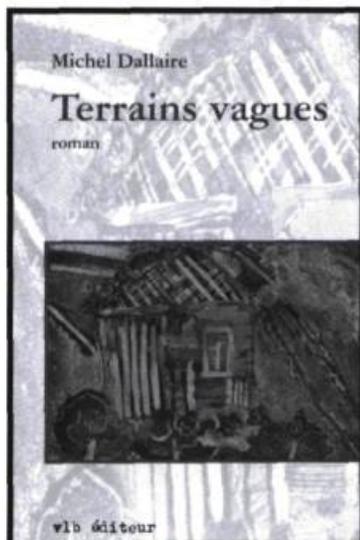
Françoise Cantin

TERRAINS VAGUES

Michel Dallaire
VLB, 1992, 119 p.; 14,95 \$

Un roman de l'identité. Il y en a eu récemment (notamment *La croix du Nord*, Prix du Gouverneur général de 1991) et il y en aura encore beaucoup — incertitude d'un pays oblige — tant que le poids de l'Histoire (d'«une certaine conquête») foulera aux pieds l'histoire personnelle («de l'impossible quête»).

Terrains vagues, qui fait de Michel Dallaire le premier lauréat du Prix littéraire Jacques-Poirier (Salon du livre de l'Outaouais), est le journal de voyage d'une Franco-ontarienne à la dérive, plongée dans «la Grande Noirceur individuelle», que le passé et l'ancrage du lieu d'origine terrorisent et à qui seuls les départs et déplacements permettent de cerner les indices de sa propre réalité, de sa propre vie. Il s'agit pour la narratrice, prisonnière «entre le passé et la prochaine destination», critique vis-à-vis de l'origine-qui-explique-tout et ouverte à l'inconnu chargé de révéler des significations, de trouver une méthode («comme d'autres trouvent une drogue, une religion») qui démêlerait les réseaux intimes de sa personne, la



moigne efficacement du malaise de l'héroïne malgré la linéarité de son voyage.

Il y a souvent de belles phrases dans *Terrains vagues*, mesurées mais qui portent, qui marquent le quotidien d'une angoisse existentielle comme l'expression de son temps.

François Ouellet

À L'ÉCOUTE DE L'ÉCOUMÈNE

Gilles Hénault
L'Hexagone, 1991,
177 p.; 14,95 \$

À l'écoute de l'écoumène paraît cinquante ans après *L'invention de la roue*, premier texte du poète alors publié dans *La nouvelle relève*. Est-il nécessaire de rappeler qu'une œuvre poétique considérable s'est construite depuis 1941 et que *Signaux pour les voyants*, de la collection «Rétrospectives» à l'Hexagone, en rassemble la presque totalité, exception faite, bien sûr, de *À l'inconnue nue* que Gilles Hénault écrira en 1984.

Le recueil, *À l'écoute de l'écoumène* (c'est aussi le titre de la première partie), se compose de sept moments, fort différents, qui pourtant entraînent

À L'ÉCOUTE DE L'ÉCOUMÈNE

GILLES HÉNAULT



THEXAGONE • POÉSIE

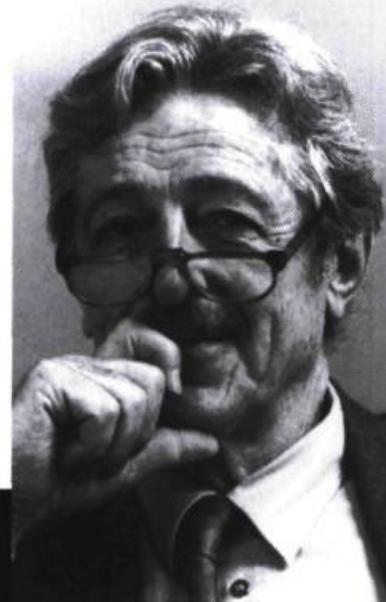
toujours le lecteur dans des tableaux, des lieux plutôt sombres. Et si ces lieux ou ces espaces ne disent pas exactement la mort, toujours ils en traceront les contours ou les frontières. Ainsi en est-il de ce long «Poème à plusieurs voix», parole d'homme et parole de femme, ou conversation intime qui livre les grandes inquiétudes de l'existence: «l'voix d'homme: Au milieu de la cohue des villes / un homme se hâtait vers le / rond-point de sa mort / 2 voix de femme: Vers le carrefour de sa mort».

Cette sorte d'appréhension se trouvera aussi dans «Questions pour survivre», «L'amer à boire», «Images d'un coma», bien que dans ces extraits la quête soit engagée dans une perspective beaucoup plus *superficielle*, c'est-à-dire beaucoup plus *terrestre*... Et c'est ici que le titre prend véritablement tout son sens, «l'écoumène» étant l'espace habitable de la surface terrestre. Le propos, pourtant bien modulé dans la pluralité des voix du premier poème, ne réussira cependant pas à guider, à mener le lecteur à «l'écoute de l'écoumène», à cette exploration des choses, et des finitudes, en surface et en profondeur, puisque plusieurs textes deviendront bientôt quasi anecdotiques. Il manque à ce recueil une unité de ton, une plus grande clarté de l'imaginaire poétique, lequel, du reste, n'atteint pas à l'émotion esthétique.

L'écriture de Hénault troque trop souvent la pureté de l'image poétique contre le cliché à la mode, le jeu de mots facile ou une imagerie vide de sens: «Je me terre dans mon terroir / l'empire empire à mesure qu'il s'étend...» / «l'amer à boire» / «les mots ne sont pas encore ▶

HUBERT NYSSSEN

La Femme du botaniste



À travers la conquête picaresque d'Odile Prophète, «la femme du botaniste», un nain de service tente de saisir, dans une ultime étreinte, les beautés et les laideurs du monde, l'intelligence et la ruse des hommes, le secret des œuvres et la quintessence de l'éternel féminin.

200 pages,
Coédition
Actes Sud/Leméac,
22,95\$

LEMÉAC

La littérature d'aujourd'hui

éclatés / tout finira par finir / les maux ne sont / pas encore écartés» / «l'amer-indien».

En somme, aucun souffle poétique ne marquerait le recueil si ce n'était de la simplicité de ce très beau texte intitulé «Visite au Cap Tourmente»: «le vent chante même si le Cap Tourmente / n'a pas d'oiseaux / ta face m'ouvre tout un printemps / de vieux hivers tombent (leur neige) / un rayon de soleil tout à coup / déchire le temps / et nous sommes deux dans / le même instant» ... Ici, une exactitude et surtout une vraie et si nécessaire générosité de l'écriture fait place à l'espace *superficiel* et profond, au paysage du dedans et du dehors.

Françoise Cantin

**...ET ME VOICI
TOUTE NUE DEVANT VOUS**
Marie Dumais

Stanké, 1992, 142 p.; 14,95 \$

... *et me voici toute nue devant vous* raconte les multiples aventures (disons) amoureuses de Florence Belzile qui a maintenant atteint la quarantaine. Au cours d'une visite à sa sœur aînée Agathe, elle se souvient tout particulièrement de sa relation harmonieuse avec James, un Américain, professeur d'université comme elle, mort récemment dans un accident d'automobile. Les rapports sont tendus entre Agathe et Florence, dont les caractères rappellent à de nombreuses reprises, *mutatis mutandi*, les conflits de personnalité opposant Manon et Carmen dans *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou* de Michel Tremblay.

Dans sa «Note de la directrice de collection», Josette Ghedin Stanké présente son dernier-né comme le roman de «l'érotisme féminin». En réalité, ... *et me voici toute nue devant vous* est plutôt le récit parfois assez débridé de la génitalité et du voyeurisme de la narratrice autodiégétique Florence, dite



Flo. Ne pensant qu'à «ça», cette dernière se souvient de sa «première envie de voir un homme succomber à [ses] envies» — quelle phrase! — à six ans. À douze ans, elle souhaitait devenir «une jolie pute qui aurait su séduire tous les hommes». Adolescente, elle rêvait de «[faire] l'amour devant [sa] mère». Aujourd'hui, «[sa] seule quête [est] le plaisir». Son «besoin, presque maladif, d'avoir un homme dans [son] lit» irrite grandement Agathe. Les scènes d'alcôve interviennent d'ailleurs selon un plan aussi *rigoureux* que celui de l'intrigue des romans de la série Harlequin: désir, regards, étreintes, fellation et/ou cunnilingus, orgasme. Et à la prochaine!

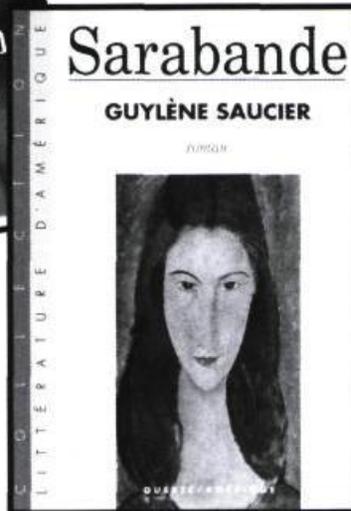
En somme, avec un titre aussi accrocheur, de surcroît illustré, sur le plat inférieur de la couverture, par un extrait racontant une scène type des sexploits de Flo, et en tenant compte aussi de la photo du plat supérieur qui montre, de dos, une femme nue dont on ne voit pas la tête, mais le bout d'un sein et une chute de rein au *sourire* aguichant, l'éditeur est sans doute assuré de s'enrichir. Mais certainement pas la littérature québécoise.

Jean-Guy Hudon

dans un dernier chapitre plutôt maladroit, où Élise ne cesse de nous répéter les raisons — jusque-là efficacement suggérées — qui la poussent au suicide. Cette mise en relief trop appuyée des sentiments éclaire une faiblesse majeure du texte, car Guylène Saucier néglige ce principe élémentaire que l'incontournable Gide consignait dans son *Journal des faux-monnayeurs*: «Bien veiller toujours à ce qu'un personnage ne parle que pour celui à qui il s'adresse». Le contre-pied de ce principe est illustré par le chapitre de *Sarabande* intitulé «Lettres de William à son frère». Tout romancier, du moins dans ce type de récit, doit composer avec la crédibilité de ses personnages dans la *réalité romanesque*; au lecteur de faire le reste.

Cela dit, le roman n'est pas dépourvu de qualités, loin de là. L'écriture, assez sèche, faite de phrases concises, est efficace. Le lecteur *embarque* volontiers. L'atmosphère contraignante de la petite ville est bien sentie. Et puis, il y a cette *violence* déjà présente dans *Motel Plage Saint-Michel*, presque délicate, soutenue par l'écriture avec beaucoup de pudeur.

François Ouellet



SARABANDE
Guylène Saucier
Québec/Amérique, 1992,
166 p.; 18,95 \$

Guylène Saucier publie son premier roman, *Sarabande*, qui explore plus à fond l'écriture pratiquée dans *Motel Plage Saint-Michel*, paru en 1986 chez VLB. L'auteure, préoccupée par le jeu des voix narratives, donne tour à tour la parole à différents personnages qui tentent de cerner un drame. Si la succession des points de vue joue le rôle très terre à terre du détective, le déplacement d'une perspective de narration objective vers des perspectives subjectives donne à l'intrigue une dimension existentielle qui s'impose par moments et atténue le ton habituellement sans nuance de l'enquête.

Sarabande lève progressivement le voile sur le drame d'Élise Borgia, soudainement disparue un matin de mars. Le roman donne le fin mot de l'histoire

**MAIS QUI VA DONC
CONSOLER MINGO?**
Paul Bussièrès
Robert Laffont, 1992,
364 p.; 24,95 \$

Paul Bussièrès est en contact étroit avec le monde Inuk depuis le début des années 70. Mais c'est d'un fait divers des années 50 qu'il s'est inspiré pour créer un premier roman où le regard blanc sur l'homme du Grand Nord, au-delà de la fiction, nous ouvre enfin à un univers dont notre connaissance se limite, le plus souvent, aux grandes lignes de stéréotypes bien ancrés.

Entraîné dans un interminable voyage de chasse dont le but caché est de soustraire Mingo, chef de clan et chamane, aux autorités qui le soupçonnent de meurtre, Eugène, narrateur de cette histoire, rebaptisé Youguini par les Inuits, passera d'une admiration sans borne pour une culture millénaire à une incompréhension grandissante au fil des jours, puis des mois. À mesure qu'il regardera ces hommes «courir la nuit vers nulle part, sous le regard de personne et

sans espoir de retour», il sentira monter en lui l'angoisse et la révolte à l'égard d'un monde où ne se balisent ni le temps, ni l'espace, où s'étirent à l'infini la neige et les heures, avec le chien de pointe du traîneau et le rond pâle d'un soleil irréel pour tout repère sur l'horizon. L'idée que chaque existence soit susceptible d'en racheter une autre, moins fragile, et que l'on puisse sacrifier les enfants et les vieillards comme les chiens, empêchera longtemps Youguini de voir chez ces hommes et ces femmes autre chose que la glace et le froid cruel, inhumain, qui les ont façonnés.

Dans ce roman où l'enquête se juxtapose à la quête et où l'éblouissement succède au désenchantement, Paul Bussièrès donne aussi sa propre vision d'un peuple qui s'était fort bien débrouillé jusqu'à ce que s'installe le pouvoir blanc qui en a peut-être fait «trop, et trop vite». Avec Mingo le chamane meurt la mémoire d'un monde et le lecteur, inévitablement, se demande qui, mais qui donc, au rythme où vont les choses, songera bientôt à Mingo dans un Grand Nord glacé par l'oubli.

Catherine Lachauscée

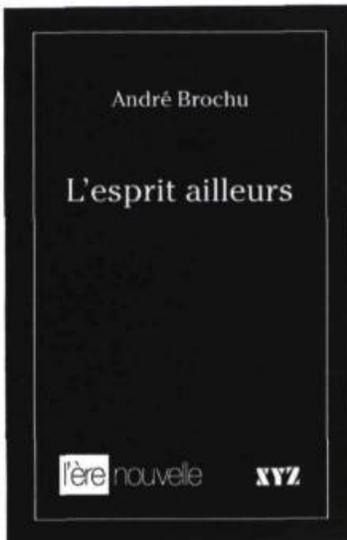
L'ESPRIT AILLEURS

André Brochu

XYZ, 1992, 134 p.; 14,95 \$

Sept nouvelles composent ce recueil d'André Brochu, professeur de littérature à l'Université de Montréal et lauréat du Prix du Gouverneur général en 1991 pour son roman *La croix du Nord*. L'auteur y traite du passage initiatique vers l'ailleurs avec beaucoup d'esprit.

Vivement, dans la nouvelle éponyme, on accompagne un spécialiste de la question de la copulation chez les kangourous vers une Australie de rêve où l'aventure amoureuse l'attend, loin de son épouse, auprès d'une tendre femelle kangourou. Puis, c'est au tour de Berthe d'être visitée par son défunt mari, plus fougueux que jamais, qui n'apporte avec lui qu'un mauvais destin pourri de jalousie («La berlue»). Léonie Lagrange, dans «L'entretemps», attend avec résignation le jour où elle passera enfin au purgatoire. Il ne lui reste plus qu'à regarder en elle-même afin de devenir une conscience purement spirituelle. «Manie» met ailleurs en scène un personnage, écrivain, qui



s'enferme dans sa tête où se joue une rêverie mécanique et perpétuelle dont la seule issue s'avère la mort. Ce thème revient constamment sous forme de hantise, de fuite, de salut ou d'enfermement. Ainsi, «Le divin âge» présente de savoureuses vieilles personnes bicentennaires qui se remémorent leur passé littéraire et politique, le tout dans un climat très délicat de fiction spéculative où la souveraineté du Québec est chose faite.

L'écriture d'André Brochu a du caractère et de l'intelligence. Elle entraîne l'esprit du lecteur vers d'autres horizons.

François Larocque

SOL

Collectif

Logiques, 1991, 241 p.; 18,95 \$

Quatrième anthologie d'inédits de la collection «Autres mers, autres mondes», *Sol* présente, à l'instar des anthologies de science-fiction précédentes, cinq nouvellistes dont quatre Québécois et un Européen francophone.

Trois nouvelles exploitent le thème des mondes parallèles. «Exanoïa», d'Alix Renaud, l'une des deux meilleures du recueil, montre comment la recherche scientifique et la création posent le problème de l'existence de Dieu et de l'équilibre de la pensée humaine. Des chercheurs, subventionnés par l'armée, doivent découvrir les armes du futur par le moyen d'un système planétaire miniaturisé où les êtres humains ne mesurent qu'un demi-millimètre. Ils observent alors que, sur cette petite reproduction de la Terre, les mini-humains arrivent, eux aussi, à faire la même expérience... L'autre excellente nou-



Éditions du
NOROÏT

C.P. 156, Succ De Lorimier
Montréal Qc H2H 2N6

NOUVEAUTÉS 1992

collection RÉSONANCE

COÉDITIONS

Joël POURBAIX, Voyages d'un ermite et autres révoltes.
Noroît/Ubacs.....12\$

Paul Chanel MALENFANT, Voix transitoires.
Noroît/L'Arbre à Paroles 15 \$

Denise DESAUTELS, Le saut de l'ange.
Noroît/La Feugraie 15 \$

Yves BOISVERT, La balance du vent.
Noroît/Le Dé Bleu12 \$

Guy CLOUTIER, Rue de nuit. *Noroît/La Bartavelle*12 \$

collection INITIALE

PREMIÈRES OEUVRES

Christine RICHARD, Passagère8 \$

Alain CUERRIER, Le rêveur d'ombres8 \$

Marc GARIÉPY, L'extase fabuleuse8 \$

Michel LÉTOURNEAU, Mémoires sous les pierres8 \$

Larry TREMBLAY, Gare à l'aube..... 8 \$

collection LATITUDE

TRADUCTIONS

Jacob Isaac SÉGAL, Poèmes yiddish
(*Traduction de Pierre Anctil*)..... 15 \$

collection CHEMINS DE TRAVERSE

ESSAIS/ RÉFLEXIONS

Jean-Noël PONTBRIAND, Écrire en atelier...ou ailleurs..12 \$

autres NOUVEAUTÉS

Jacques BRAULT et Martin DUFOUR, Ductus

Michel Côté, À force de silence

Jean DAIGLE, Le linge sale (*théâtre*)

Normand de BELLEFEUILLE et Alain LAFRAMBOISE

Notte oscura

Jean-Yves THÉBERGE, L'un et l'autre

Commandes postales
C.P. 156, Succ. De Lorimier
Montréal (Québec) H2H 2N6

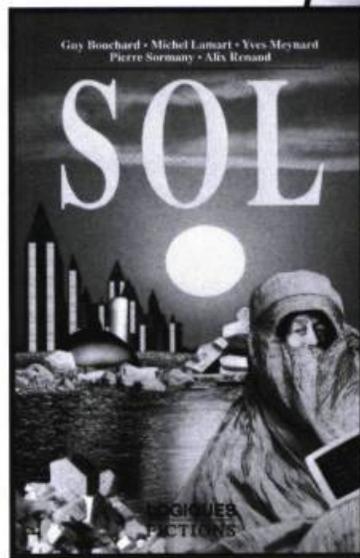
velle de cette anthologie est «L'enfant des mondes assoupis» d'Yves Meynard, dans laquelle un Prince de Viridiane désire monter jusqu'à la Merre, terre d'origine de son peuple, afin de satisfaire sa curiosité. Sa crucifixion par les Purificateurs et la sanctification de son image comme le nouveau sauveur lui font perdre ses illusions et le sortent des mondes assoupis. Dans le récit intitulé «Les univers parallèles d'Everett ou Comment faire l'amour sans jamais se rencontrer», Pierre Sormany explique la théorie des ondes lumineuses et démontre l'une des hypothèses par une histoire d'amour entre deux personnes qui ne perçoivent pas leur relation de la même manière, comme si elles vivaient dans des mondes qui se touchent sans correspondre totalement.

Malheureusement les deux premiers textes, «La chute» de Guy Bouchard et «La part de sable» de Michel Lamart, ne donnent pas la vraie mesure des auteurs. Il serait préférable de lire *Les gélules utopiques...* pour connaître le talent de Guy Bouchard.

Angèle Laferrière

TERRA INCOGNITA
Louise Warren
Remue-Ménage, 1991,
75 p.; 11,95 \$

Terra incognita — l'expression s'inscrit sur un dessin de Sylvia Safdie qui constitue la couverture du livre — attire tout de suite le regard. D'entrée de jeu, le texte semble si vrai, que le lecteur se crée un paysage intérieur. La douleur d'une femme en voyage intérieur en Irak, en terre inconnue, marque dès les premiers mouvements par la superposition insolite des paysages et de la guerre. Et ce n'est pas tant la force de l'allégorie ou de la métaphore, ou la virtuosité de l'écriture qui donne sa richesse au recueil, mais bien l'intensité de la quête et la sensualité du



propos: «Ma peine arrachée à mes yeux. / Je ne te verrais plus. / J'étais venue si loin, je les avais amenés jusqu'ici, dans un désert si sec qu'il craquait sous nos pas. / Cela n'avait rien à voir avec les dunes ondoyantes, sen-

suelles, des autres déserts que j'avais vus. / J'ai imposé l'aridité. / J'ai imposé les montagnes».

Tout dans le périple de Louise Warren appelle, cherche, tente de saisir: paysages, ou êtres humains, comme ces femmes au regard cerclé de khôl: «À tour de rôle elles venaient déposer sur mon front / mes lèvres, des linges humides / parfumés à la fleur d'oranger»; tout évoque des désirs lointains



et des hommes, «ces amours morts» pourtant *conjugés* ici au présent-masculin-pluriel: «Les amours morts n'oublient rien et glissent / les billets pour le spectacle / dans la poche intérieure du veston. / Les amours morts m'accueillent à leur porte / les cheveux mouillés, la serviette serrée autour / des reins le ventre plat / les fesses rondes et dures, et moites / le désir à la taille s'attache, me prend, se déroule / sur les arabesques du tapis.»

Certains passages domineront par les odeurs qu'ils laissent sur les choses, par les impressions, les sensations qu'ils créent: «Mon linge sent les chèvres / c'était il y a quinze jours dans la montagne. / Mon voyage à présent se raconte avec des visages / penchés au-dessus des théières en granit.»

Toutefois, les derniers temps du recueil ne s'imposeront pas autant dans leur évocation de l'enfance et de ce qu'on pourrait appeler la *matrice*, ces pages restreignant le propos à des images ou à des thèmes peu convaincants. L'intérêt se perd un peu puisque cet univers plus familier, maintes fois tracé par d'autres, ne laisse que peu de place à l'étranger, à l'étrangeté, à tout ce qui constituait l'essentiel de ce recueil, l'inconnu.

Françoise Cantin

Histoire du Montréal

François Dollier de Casson

Nouvelle édition critique
par Marcel Trudel et
Marie Baboyant

*Une ville fascinante.
Une histoire saisissante.
Un témoignage unique.
Les 30 premières années
de la fondation de
Montréal racontées par
un historien de l'époque.*

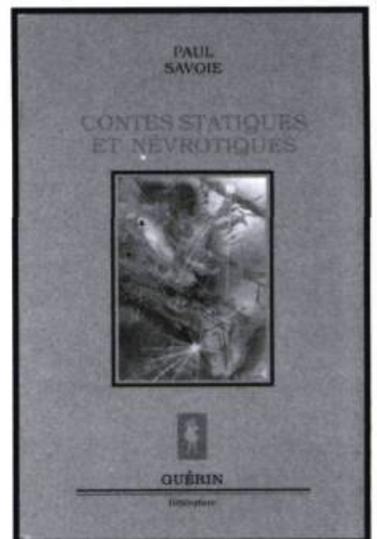
Cahiers du Québec /
Documents d'histoire n° 99
346 pages / 28,50 \$

NURTURISE



HMH

En vente chez
votre libraire



**CONTES STATIQUES
ET NÉVROTiques**
Paul Savoie
Guérin, 1991, 246 p.; 13,95 \$

Que dira-t-on plus tard des personnages féminins et masculins qui peuplent les nouvelles et les contes de cette décennie? Évidemment, ils ne témoigneront

pas tous de préoccupations communes. Dans l'ouvrage de Paul Savoie, quelques-uns vont à l'encontre de certains courants de l'idéologie féministe: des personnages féminins s'approprient une violence tantôt vengeresse dans «La bouchère», tantôt hargneuse dans «L'égorgeuse». L'auteur transgresse le culturel; les femmes aiguissent leurs grands couteaux et les utilisent. On s'attarde davantage au procédé qu'au mobile.

Par ailleurs, la dimension mythologique de certains contes mérite d'être soulignée. Dans «Salon de coiffure», une jeune femme se voit contrainte de coiffer une cliente affligée d'une tête de Gorgone. La détresse est transmise à celle qui l'observe, qui la fait sienne et se condamne.

Toutefois la séduction existe dans ces univers glacés; quelques émotions y naissent fortuitement malgré la froideur des situations dont elles sont extraites comme par miracle. Lorsqu'il s'agit de personnages dont l'identité est ambivalente, le rituel demeure le même: quel qu'un est séduit, trompé à divers degrés. N'est-ce pas la nature de toute séduction? Comme dans la vie, on ne s'abreuve pas tous aux mêmes vérités.

Monique Dufour

AMANDES ET MELON
Madeleine Monette
L'Hexagone, 1991,
466 p.; 24,95 \$

Le dernier roman de Madeleine Monette est un véritable voyage au pays des sentiments et des émotions qui décrit avec beaucoup d'acuité les relations humaines d'une famille reconstituée. Le fil conducteur est la disparition soudaine d'un des membres de cette famille, Marie-Paule.

L'absence sert de trame comme dans *Le double suspect* (Prix Robert-Cliche 1980). L'auteure continue donc d'explorer le thème de la présence à travers l'absence. Toutes les facettes et toutes les nuances de l'âme humaine sont examinées. L'observation et l'introspection conduisent l'action, et la narratrice, subtile et sensible, réussit des portraits touchants qui ne sont jamais des caricatures.

Si vous aimez les films lents où l'action importe peu, où le scénariste et le metteur en scène

Madeleine Monette

Amandes et melon

Roman



• L'Hexagone

n'expliquent pas tout, vous pourrez apprécier ce roman à sa juste valeur. L'intérêt est aussi dans la finesse et la précision du style. Surtout ne vous attendez pas à ce que la romancière résolve l'énigme: elle semble avoir confiance en l'intelligence du lecteur. J'ai eu un énorme plaisir à lire, une fois de plus, Madeleine Monette.

Lise Lemieux

ENFANCES LOINTAINES

Gilles Archambault
Boréal, 1992, 98 p.; 15,95 \$

Le dernier livre de Gilles Archambault se présente sous la forme d'un recueil de treize courtes nouvelles d'abord parues en 1972 et remaniées tout récemment par l'auteur.

Archambault exploite l'impuissance, la solitude, la vie manquée, l'angoisse, la mort. On remarque que les personnages principaux, tous des hommes, ou n'ont pas réussi leur vie ou sont rendus à un point tournant de leur parcours personnel, de leur «destin».

On reconnaît là l'univers cher à Archambault, univers habité d'existences ratées. Le style est sobre, dépouillé, à l'image des œuvres antérieures dont le remarquable *À voix basse* (1983). Certains reprocheront à l'auteur d'explorer toujours la même thématique, ce qui crée une désagréable impression de répétition mécanique, de stéréotypes, alors qu'il s'agit en fait d'une œuvre riche en observations psychologiques et sociologiques, qui marque un moment important de la littérature québécoise.

Gilles Côté

ÉDITIONS
F I D E S

Jean-Pierre Boucher
**LE RECUEIL
 DE NOUVELLES**
 Études sur un genre littéraire
 dit mineur



Volume de 220 pages, 19,95\$

Jean-Pierre Boucher, professeur de littérature à l'Université McGill et auteur de plusieurs études littéraires et d'œuvres de fiction, analyse dans *Le Recueil de nouvelles* la composition de dix recueils québécois. Il précède son analyse d'une réflexion sur le type de lecture qu'exige le recueil et sur les questions spécifiques que pose son analyse.

Parmi les œuvres étudiées on retrouve entre autres: *Le Torrent* d'Anne Hébert, *Ces enfants de ma vie* de Gabrielle Roy et *Avant le chaos* d'Alain Grandbois. Une bibliographie détaillée des études consacrées au recueil de nouvelles et des œuvres elles-mêmes complète l'ouvrage.

Un ouvrage québécois qui se propose de redorer le blason du récif bref. (...) Arguments irréfutables qui toucheront au cœur les amants de la nouvelle.

Odile Tremblay, *Le Devoir*

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES